

nes préfèrent la glissade à la danse. Elles aiment à se voir descendre d'une immense côte avec cette rapidité qui donne le vertige. Ce sont nos jeunes filles qui leur en ont donné l'exemple. Il faut une certaine bravoure pour ne pas perdre son sang froid.

Cet amusement est plus populaire parmi les demoiselles anglaises. Ce n'est peut-être pas qu'elles ont plus de bravoure que les jeunes canadiennes, seulement elles ont plus l'habitude de ces amusements bruyants. Les jeunes canadiennes n'ont pas toujours la permission d'aller glisser et beaucoup n'aiment pas cette manière de s'amuser. C'est plutôt le genre anglais.

Comme la glissoire est un amusement hygiénique, il a une chance de réussir partout. Je ne sais trop si je dois parler en faveur de la glissoire, de crainte d'encourir le courroux des mères, qui généralement n'aiment pas cela. Loin de moi de vouloir le leur reprocher. On doit toujours respecter les convictions. Mais pour exprimer ma pensée en toute sincérité, je devrai ajouter que je ne vois guère de mal à glisser. Il me semble que c'est là s'amuser très innocemment.

Il peut sans doute y avoir des abus. Il y en a partout ; mais cela ne prouve rien contre l'institution. Les abus qui peuvent se commettre aux glissoires se commettraient tout aussi bien ailleurs. Les personnes qui ont des principes n'ont pas à en faire le sacrifice pour aller glisser. Et celles qui n'en ont pas, n'ont pas besoin du prétexte des glissoires. Comme l'a dit un poète :

Ce ne sont pas les verroux et les grilles,
Qui font la vertu des femmes et des filles.

Les jeunes filles doivent avoir assez de dignité et de respect d'elles-mêmes pour aller glisser sans commettre d'inconvénients. C'est ma manière d'interpréter les choses. Je crois que c'est la plus logique.

Je ne vois pas plus d'inconvénients à glisser qu'à danser. Est-ce à dire pour cela qu'il faille renoncer aux bals et aux soirées ? Ce serait pour le coup abolir le carnaval. Il y aura cet hiver de brillantes soirées, outre le bal du Windsor.

* * *

Cette année le bal du carnaval sera un bal costumé. Tous les danseurs et les danseuses devront porter un costume historique.

Il y a longtemps, qu'après chaque banquet politique, les grands journaux nous répètent cette phrase banale : "jamais la vaste salle du Windsor n'a contenu un assemblage aussi considérable d'hommes distingués." Cette fois le vieux cliché va paillir devant la réalité. Il y aura là des François Ier, des Henri IV, des Georges III, des Mary Stuart, des reines Elisabeth, des Bayard, de Condé, à remuer à la pelle.

Les grands seigneurs des cours royales des siècles passés, ne seront que le menu fretin.

Ce n'est pas ici qu'il faudrait appliquer le conseil qu'un bohème donnait à son ami : Si tu veux te déguiser met une chemise propre.

Ce qu'il faudra, c'est la soie, le velours, le satin et la dentelle. La perruque poudrée de nos aïeux verra encore de beaux jours, cette nuit-là. Le jabot coquet des petits marquis, va revenir à la mode pour toute une soirée.

Et les femmes ! quelle mine inépuisable elles ont à exploiter, en partant de la feuille de vigne pour arriver jusqu'à la robe *Mother Hubbard*.

Nous ne parlerons pas des toilettes antidéluviennes, ni même de celles qui sont venues après. Les chroniques du temps sont incomplètes sur ce sujet, et les plus anciennes monies ne nous en donnent pas non plus une juste idée.

Si nous passons aux temps plus modernes, nous

sommes en présence d'un tel encombrement que nous ne savons pas par quel bout commencer.

D'ailleurs nos lectrices n'ont pas besoin de nos conseils pour être jolies, et nous les savons toutes assez coquettes pour choisir le costume qui ira le mieux à leur taille élancée ou bien prise, à leur teint brun ou blond, à leurs yeux noirs ou bleus.

Qu'elles aillent au bal comme elles l'entendent elles seront toujours charmantes. Mais ces pauvres hommes, nous avons bien peur pour eux.

Le bal du Windsor réunira les toilettes les plus élégantes et les beautés les plus séduisantes. La société montréalaise sera très bien représentée. L'amabilité des dames sera le plus beau succès du bal.

FERNAND.

HISTOIRE À FAIRE PEUR.

Il y a longtemps de ce la un jeune homme, étudiant, ayant la belle mine, montait dans l'omnibus de la rue Notre-Dame, un voyageur en tenue soignée, gêné dans de beaux habits, qu'il mettait pour la première fois, compléta la voiture et s'assit à côté de l'étudiant.

Il avait des breloques qui étincelaient, et il tenait sous le bras une belle et grave jeune fille qu'il installa devant lui, sur le dernier siège resté vide afin de la contempler, de la savourer tout à son aise.

Ce voyageur, si battant neuf, qui se promenait en omnibus avec une enfant de dix-neuf ans, ne semblait pas se préoccuper du voyage, mais s'appliquait uniquement à devisager les voyageurs, cherchant à les connaître ou à les reconnaître.

Après un examen répété de toutes les personnes de l'omnibus, il se retourna tout à coup vers son voisin et lui frappant d'une main large et solide sur le genou :

— C'est étonnant, comme vous m'allez !

— Je ne comprends pas, dit l'étudiant en aiguillant sa réponse sur son accent.

— Dis donc, fillette, reprit le bonhomme aux breloques, en s'adressant à sa fille, dis-lui donc qu'il me va, il comprendra peut-être mieux.

La jeune fille rougit, baissa la tête, confuse, suppliante et l'étudiant s'aperçut alors qu'elle était fort jolie.

— A quoi puis-je vous être bon ? demanda-t-il d'une voix adoucie à son voisin.

— A la bonne heure, voilà l'affaire, repartit l'homme aux habits neufs, j'ai demain soir une réunion d'amis, je me suis dit tout de suite en vous voyant que vous en seriez. Oh, pas de façon avec moi, vous ne viendrez pas tout seul, si vous avez peur — un jeune homme si *comme il faut* ne peut avoir que des amis convenables. Choisissez une demi-douzaine de gaillards et amenez-les avec vous. C'est entendu, n'est-ce pas ? Voici ma carte.

Le jeune homme était fort embarrassé ; tous les regards étaient braqués sur lui. On riait, on chuchotait dans l'omnibus. Le seul moyen de sortir d'embarras, c'était d'accepter la carte et de descendre. Les omnibus ont cela de commode qu'on peut toujours paraître arrivé et fausser ainsi brusquement compagnie à qui vous déplaît.

Notre héros n'attendit pas que la voiture s'arrêtât et se précipita hors de l'omnibus en manquant de se casser le cou.

Notre héros n'attendit pas que la voiture s'arrêtât, et se précipita hors de l'omnibus en manquant de se casser le cou.

* * *

Le soir, à la table des pensionnaires, le jeune étudiant raconta son aventure et montra la carte qu'il avait reçue. — Il faut y aller, il ne le faut pas !

On se chamailla pendant une heure sur la stupidité de se rendre à l'invitation d'un inconnu rencontré en omnibus. Mais quand on discute une folie, il est bien rare qu'on ne la fasse pas.

On conclut que le lendemain on se rendrait, au nombre de sept, en costume de soirée, à l'adresse donnée. Ce n'était pas dans une vilaine rue, ni au numéro d'un bouge. Je ne précise pas l'endroit.

La maison avait l'apparence d'un château. Les ogres modernes sont des parvenus qui se donnent leurs aises. Une grille magnifique laissait apercevoir une pelouse, des allées sablées.

Nos jeunes gens croyaient se tromper et entrèrent timidement.

Un domestique en grande livrée leur confirma que c'était bien là la maison indiquée, et après leur avoir fait gravir un perron en pierre, les introduisit dans un salon éblouissant de lumières, embaumé de fleurs rares.

— Complet ! s'écria l'amphytrion en apercevant sa connaissance de l'omnibus et six compagnons. Je savais bien que vous viendriez ; la jeunesse, ça n'a pas de méfiance ! Vous y êtes, vous n'en sortirez pas facilement.

Voici ma mère, une bonne vieille qui a eu son heure : voilà ma femme, une lionne qui l'a encore ; voilà une fille qui l'aura. Une belle famille n'est-ce pas ? et qui ne boude pas au plaisir.

La famille, en effet, paraissait jouir d'une de ces santés merveilleuses que Rubens a rendues aristocratiques. La femme avait un arc-en-ciel sur son bonnet, la mère un potager, et la fille sur ses beaux cheveux un soupçon de parterre qui adoucissait la vivacité de son printemps.

— C'est drôle, dit le maître du logis, j'ai envoyé au moins trois cents invitations, et vous êtes les premiers arrivés. Il n'est encore que neuf heures. — On viendra ! on viendra. En attendant, voulez-vous rafraîchir un peu ?

On s'échauffa légèrement à se rafraîchir. Les jeunes gens trouvaient la maison bonne, les rafraîchissements du meilleur goût. Pendant qu'ils essayaient le punch, quelques personnes arrivèrent ; des gens à mine respectable et des femmes qui ne pouvaient être que respectées. Il fallut bien, quand on songea à danser, inviter ces sorcières ; les sept jeunes gens étaient les seuls danseurs possibles, ils trouvaient l'obligation terrible, menaçante ; ces fées étaient venues pour compléter le sortilège.

Il n'y avait qu'une figure jeune et fraîche, celle de la maison. Elle souriait avec une sorte de tristesse qui s'augmentait de minute en minute. — Pauvres jeunes gens, semblait-on dire, ils sont tombés dans le piège. D'autres ne s'y sont pas laissé prendre !

* * *

On sauta jusqu'à minuit. Les trois cents invitations n'avaient produit que cinquante invités. Le punch était fort, les danseuses étaient fortes ; il fallait de l'énergie, les étudiants et le héros de la fête en montrèrent.

A minuit toutefois, ils voulurent se retirer. On leur barra le passage.

— Pas de ça, Lisette ! leur dit le maître de ce repaire élégant, voilà le souper, il faut que vous soupiez !

On a vu des ogres engraisser leurs victimes, le procédé est classique. Le souper avait bonne mine. La dame de la maison ne ressemblait pas à Lucrèce Borgia, sa fille n'avait rien de la princesse Négroni.

— Soupous-nous ? demanda l'appétit de notre héros.

— Soupous, répondirent les estomacs affamés des étudiants.

Le souper était pour trois cents bouches, l'idée héroïque de l'affronter à petit nombre exalta bientôt le courage de ces jeunes gens.